

le jardin, au coin de la haie d'épines, malgré la dure gelée, creuser un trou... et c'était là, dans ce trou, qu'elle avait jeté le portefeuille... C'était là qu'il était encore, sans doute... conservé par ses lames d'argent... Ah ! si on le trouvait jamais, elle serait perdue !...

Et c'est ainsi qu'elle vit encore la lettre — les trois lignes écrites par elle pour mettre Gaspard en demeure de donner un nom à son enfant, — à ce petit Paul, mêlé à toute cette affaire aujourd'hui !...

Cette lettre, la voilà, elle est là, sous sa main, sous ses yeux épouvantés...

Si elle la détruisait ?...

Car cela aussi peut la trahir... Par quel miraculeux hasard, Paul n'a-t-il pas vu que cette écriture était celle de sa nourrice ?...

L'encre était effacée, c'est vrai... mais elle ne s'y trompait pas, elle, Albine... et elle trouvait des points de ressemblance qui eussent certainement frappé le jeune homme, s'il avait eu l'esprit prévenu et l'idée de comparer une des dernières lettres de sa nourrice à cette lettre accusatrice d'autrefois...

Si elle la détruisait ?...

Mais la détruire, c'était chose grave et bien imprudente, surtout... Paul s'en apercevrait, tôt ou tard... chercherait la lettre, ne la trouverait pas. Et en réfléchissant, il finirait bien par deviner que c'était sa mère, que ce ne pouvait être qu'elle qui l'avait volé. Et pourquoi ce vol ? Dans quel intérêt ? Paul ne manquerait pas de se faire toutes ces questions. Et si jamais il venait à l'interroger, que pourrait-elle répondre ?

Elle laissa la lettre, repoussa les papiers dans le tiroir et s'éloigna du bureau, pour ne pas céder à la tentation.

Elle se mit à la fenêtre, épiant le retour de Paul.

Elle aspirait après ce retour et le craignit en même temps. Chaque heure de sa vie ne serait-elle pas remplie par des angoisses pareilles ? Chaque fois que son fils s'en irait du château, ne pourrait-elle pas se dire que peut-être, il n'y rentrerait qu'avec un soupçon ? Et dès lors, sa vie serait finie !

Paul rentra. Elle interrogea ardemment son regard et vit qu'il n'y avait encore rien là contre elle. Elle fut tranquilisée.

Pendant le déjeuner, Paul se montra toutefois un peu soucieux. Elle s'enquit de ce qui le préoccupait. Il lui dit qu'il n'avait plus guère d'espoir de réussir, qu'il avait épuisé tous les moyens de parvenir à la vérité, et qu'il devait songer bientôt à regagner Paris.

Elle ne déguisa pas un mouvement de joie.

Il s'en aperçut :

— Tu ne prends guère mes intérêts, dit-il en souriant. Mon bonheur est peut-être attaché à la réussite de cette affaire. Et tu pourrais souhaiter mon insuccès !

Albine frémit et ne répondit pas.

— Son bonheur ! Le malheureux, s'il avait su à quel prix il cherchait à le gagner !...

Elle resta seule toute l'après-midi. Paul ne revint qu'assez tard. Il semblait, cette fois, tout joyeux.

Que s'était-il passé ?

Il avait appris que Mathilde et Adrienne étaient arrivées la veille à Chalambot, et il s'y était rendu aussitôt.

Il avait revu la marquise et aussi la jeune fille. Et ce qui le rendait si joyeux, c'est qu'il avait été bien reçu par Mathilde et qu'il avait pu constater, de lui-même, qu'Adrienne l'aimait plus que jamais.

Il mettait Albine au courant.

— Ah ! dit celle-ci feignant la surprise, madame de Terracini habite les environs ? Ton voyage dans ce pays-ci et les recherches auxquelles tu te livres, ne l'intéresseraient-elles pas ? Ne serait-elle point, par hasard, parente de ce Gaspard de Lesguilly dont tu m'as parlé et qui a été assassiné dans ce château ?

Paul eut l'air de ne pas entendre.

Le lendemain il retourna à Chalambot.

Mathilde lui apprit que Révéron, lui aussi, venait d'arriver.

Le maître de forges, étonné du voyage de sa fille — laquelle tout à coup et ses préparations, avait témoigné le désir de revoir son pays natal — alors qu'elle avait évité jusque-là d'y faire même une allusion, l'avait suivie à vingt-quatre heures de distance.

En revenant de Chalambot à Lesguilly, Paul eut apercevoir, de loin, Révéron, causant avec une femme et, dans cette femme, il lui semblait bien reconnaître Albine Mirande.

Il hâta le pas, craignant que Révéron n'eût à lui parler. Mais il les vit bientôt qui se séparaient, le maître de forges se dirigeant vers Recey, Albine rentrant au château.

Quand Paul fut auprès d'elle, surpris de ce que sa nourrice ne lui parlait pas de cette rencontre, il demanda, d'un ton indifférent :

— Qu'est-ce que tu as fait, ce matin, ma bonne ?

— Je me suis occupée un peu au jardin et j'ai répondu aux lettres qui me sont transmises de mon atelier de Paris.

— Tu n'as vu personne ?...

— Personne ! dit-elle.

Paul garda le silence, puis tout à coup ;

— Je croyais, dit-il, t'avoir aperçue causant avec M. Révéron ?

— Moi ? Tu te trompes, mon cher enfant...

— Pourquoi cherches-tu à mentir ?... J'en suis sûr... c'était toi... Réponds-moi franchement...

— Eh bien, oui, c'était moi.....

— Tu le connaissais donc ?

— Non. Il venait te voir et ne t'ayant pas trouvé, c'est à moi qu'il s'est adressé.

— Et que me voulait-il ?

— Sans doute t'entretenir d'Adrienne... Il ne me l'a pas dit... Et je n'ai pas osé le lui demander.....

— Pourquoi ?

— Dans la crainte d'une mauvaise nouvelle pour toi.

— C'est bien, fit Paul, pressentant qu'Albine ne lui disait pas la vérité, mais ne voulant pas mener plus loin l'interrogatoire.

Une heure après, il était à Chalambot. En passant devant les forges, il se trouva face à face avec Révéron.

— Vous, ici, monsieur Mirande ? dit le maître de forges, jouant la stupéfaction la plus profonde... Vous dans notre pays ?

Et Paul, froidement :